

avait froncé les sourcils d'un air mécontent, un regard éraintif et suppliant. Pharold comprit sans doute la muette prière qu'il renfermait, car un sourire douloureux et un peu méprisant se dessina sur ses lèvres.

—Allez, dit-il, puisque vous le désirez. Mais songez que vous êtes la femme d'un chef, et gardez-vous des entraînements où tombent parfois quelques-uns des nôtres.

Léna se leva, vive et légère comme un oiseau, et quelques secondes après elle avait disparu dans le tourbillon de la danse.

Mais bientôt, et sans qu'elle y prit garde, elle devint, avec Guillaume, l'objet unique de tous les regards. Réunis, ils formaient le plus beau couple de la tribu; et, d'ailleurs, Guillaume avait, malgré sa prière, commencé une des danses les plus populaires, naïve, mais ardente expression d'un amour timide et partagé.

Léna s'était tenu d'abord dans une réserve prudente; mais insensiblement gagnée par la contagion de l'exemple, et aussi par la passion qui lutait dans son cœur, elle exprima avec tant de charme et de vérité ces aveux involontaires d'un amour qui s'ignore encore, mais que tout trahit, jusqu'à sa colère et ses refus, qu'un murmure d'admiration courut parmi les spectateurs.

Peu à peu les autres danses cessèrent, ses rivales elles-mêmes s'arrêtant pour la contempler, et elle demeura seule le point de mire de tous les regards. Toute entière au jeu dangereux qui la captivait, elle n'y fit pas d'abord attention.

Mais s'étant aperçue tout à coup de son isolement, et ayant en même temps senti peser sur elle le regard sombre et profond de Pharold, toute son ivresse tomba au froid contact de la réalité.

Elle s'arrêta, prise d'un frison involontaire, et, se dérobant aux prières de Guillaume qui essayait de la retenir, et aux applaudissements qui la rappelaient, elle alla, toute palpitante, reprendre sa place à l'entrée de sa tente.

Honteuse de s'être ainsi donnée en spectacle, craignant de s'être trahie, elle n'osait regarder Pharold, encore moins lui adresser la parole. Il comprit sans doute ce qui se passait dans son âme et il en eut pitié.

—Je croyais Léna, lui dit-il avec une tristesse navrante de douceur, vous avoir fait comprendre que de pareils amusements n'étaient plus convenables pour une jeune femme. Vous l'aviez donc oublié?

—J'ai eu tort, dit-elle en essuyant une larme furtive; mais je ne l'oublierai plus, Pharold, et je vous prie de me pardonner.

Le bohémien allait répondre, lorsqu'un enfant d'une quinzaine d'années sortit brusquement du bois, et accourut à lui tout haletant.

—Pharold, lui dit-il à voix basse, le gentilhomme que vous attendez est en route pour le Val Maudit.

—Y sera-t-il bientôt? demanda vivement le bohémien.

—Avant une demi-heure, et, si vous voulez l'y précéder, il vous reste à peine le temps de vous y rendre.

—C'est bien, dit Pharold.

Et, se levant aussitôt, il fit signe à Brun de venir lui parler. Celui-ci étant accouru.

—Il faut que je m'absente, lui dit-il, et vous veillerez à ce que ces divertissements ne dégénèrent pas en désordre. Que

dans une heure tout le monde ait regagné les tentes, et que demain, au point du jour, le camp soit levé. Je serai là pour vous conduire au nouvel emplacement que j'ai choisi.

Puis prenant Léna dans ses bras et l'embrassant avec une tendresse émue.

—À demain, mon enfant, lui dit-il avec douceur. Tâchez de dormir en paix et d'oublier les émotions qui vous ont agitée. C'est le meilleur moyen de vous faire pardonner votre faute.

Et, sans attendre de réponse, il s'éloigna du côté du bois et ne tarda pas à y disparaître.

Il marchait d'un pas rapide et se dirigeait en droite ligne vers le Val Maudit, sans tenir compte des sentiers tracés. Il semblait avoir oublié les émotions qu'avait fait naître en lui la conduite de Léna, pour ne plus songer qu'à la délicate et difficile entrevue qu'il avait sollicitée, et involontairement, à mesure qu'il approchait, son pas se ralentissait comme s'il eût éprouvé le besoin de se recueillir et de rassembler ses souvenirs.

Lorsqu'il atteignit le pont de bois jeté au fond de la gorge sur le ruisseau, Edouard d'Erbray n'était pas encore arrivé, il le franchit et gravit la côte pour aller à sa rencontre.

Au moment où il posait le pied, sur le sommet, il aperçut Edouard à quelques pas de lui. À sa vue, le jeune homme tressaillit, et, l'abordant aussitôt :

—C'est vous qui vous appelez Pharold? lui demanda-t-il en l'examinant d'un regard curieux et attentif.

Et le bohémien ayant répondu affirmativement.

—Et c'est bien vous qui m'avez envoyé cette lettre par le colonel d'Availles? reprit-il.

—Oui, monsieur le vicomte.

—Alors, vous devez être prêt à m'expliquer ce qu'elle signifie? dit Edouard avec une émotion dont il ne fut pas maître.

—C'est pour cela que je suis venu, répondit doucement le bohémien.

Et après un silence, voyant qu'Edouard semblait attendre qu'il prit la parole, il ajouta :

—Ce que j'ai à vous dire vous paraîtra sans doute bien étrange et bien incroyable. Mais je vous prie de m'entendre d'abord, monsieur d'Erbray, et, si pénibles que vous soient mes paroles, de ne pas oublier un instant ce que je vous ai écrit : "Que cette démarche m'a été dictée uniquement par le profond intérêt que je vous porte, et que je n'avancerai rien que je ne sois prêt à appuyer de preuves convaincantes et irréfutables."

—Si vous dites vrai, en cela du moins vous aurez droit à ma gratitude et à mes remerciements, répliqua Edouard; et dissiez-vous, comme vous le prétendez, renverser toutes mes espérances, je ne vous en saurai pas mauvais gré.

—Ce n'est pas moi qui les renverserai, répartit Pharold avec vivacité. Je n'en ai ni le pouvoir, ni la volonté. Mais d'autres en possèdent les moyens, et, sachant qu'ils en veulent user, j'ai cru devoir vous en instruire.

—Et qui sont ceux-là qui prétendent m'arracher ma fortune et mon titre? s'écria Edouard. Quel motif les guide? quel intérêt? Avant tout, je veux le savoir; car ce n'est pas seulement à moi qu'ils s'attaquent, c'est à ma mère!...

—A votre mère! répéta Pharold d'un air étonné. Quoi donc a pu vous le faire croire?